

Que ce soit à travers le mythe de Prométhée, ou le récit de la Génèse, le travail est perçu comme une punition, le résultat d'une humanité déchue qui contraint l'homme à la peine pour subsister, à l'inverse de l'animal. Pourtant, le travail, en tant qu'action par laquelle on transforme ce que nous offre la nature pour l'adapter à nos besoins, existe bien chez l'animal, et le meilleur exemple en est sans doute celui des abeilles dans leur ruches. Le travail reste-il alors le propre de l'homme? Dans quelle mesure peut-on affirmer que le travail est spécifiquement humain?

D'après Rousseau: il est "dans la nature de l'homme d'être paresseux." Le travail est une nécessité. Pour subvenir à ses besoins, assurer son existence, l'homme doit travailler, se bâtir un abri, cultiver la terre,... au même titre que les abeilles doivent cueillir le pollen pour en fabriquer le miel qu'elle stockeront dans ces alvéoles qu'elles édifient elles-mêmes. Ainsi, le travail n'est pas le propre de l'homme, il est la condition intrinsèque à l'existence chez chaque vivant.

Dans son étymologie latine, "travail" renvoie à "trepassium": un instrument de torture. Conceptuellement, le travail était donc synonyme de souffrance. C'est en particulier le cas avec l'arrivée du système capitaliste et du taylorisme, depuis l'époque de l'industrialisation, qui ont rendu le travail aliénant. Dans son emploi, l'ouvrier ne se reconnaît pas dans ce qu'il fait (si tant est qu'il a fait quelque chose: il n'a pas fait quelque chose, mais "un bout de chose"); le produit de son travail lui est complètement extérieur. Il ne fait que vendre sa force de travail en échange de quoi subsister, et pour celui qui l'emploie, il n'est qu'un moyen de faire des profits. Ainsi, le travail nous asservit à la nécessité, à nos besoins, il nous "tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de [notre] raison, de [nos] désirs, et de [notre] goût de l'indépendance" (Nietzsche), trois caractéristiques qui relèvent de l'essence même de l'homme. Comment peut-on alors affirmer que le travail est le propre de l'homme, si celui-ci ne fait que le priver de sa raison, de sa volonté, de sa liberté... de sa nature même? Le travail va à l'encontre de tout ce qui constitue l'homme par essence; comment dire alors qu'il est le propre de l'homme?

Certains philosophes, comme Hegel, ont compris que la réponse à la question se trouve dans la définition même du mot "travail". Pour lui, il ne faut pas confondre le travail-labeur et le travail-oeuvre. L'artiste ou l'artisan qui réalise une oeuvre éprouve du plaisir et de la satisfaction qui compensent largement la peine. Par contre, le père qui est obligé de cultiver son champ pour nourrir sa famille pourrait bien n'éprouver aucun plaisir dans son travail, mais il l'accomplit par nécessité. Ainsi, le travail-oeuvre, qui est vécu comme un loisir, est épanouissant, alors que le travail-labeur peut paraître déshumanisant, voire aliénant si le travailleur ne travaille plus pour lui-même, mais se met au service d'un employé.

Ainsi, en dépit de son sens étymologique, le mot "travail" ne renvoie pas toujours à la torture, ni à l'aliénation. D'après sa fonction première, il pouvait aussi désigner l'action de transformer, ou de façonner un matériau brut, que ce soit le fer que le forgeron frappe ou la question que médite tranquillement le philosophe. Comme l'animal, l'homme ne se satisfait jamais de la nature comme il la trouve. Par le travail, il aménage les ressources naturelles afin qu'elles lui soient profitables dans sa vie: les premiers hommes utilisaient les roseaux pour se constituer un toit tout comme les irondelles trouvent des brindilles pour construire leur nid et les taupes creusent des cavernes dans la terre. De tels actes sont entièrement guidés par l'instinct: se protéger est à la base de l'instinct de survie. Un tel travail n'a alors rien de volontaire, il est ainsi et simplement dicté par la nature et ce, sans doute depuis l'apparition de la vie. C'est ainsi que les fourmillières ont toujours été créées à la surface de la terre, et qu'il semble improbable qu'un jour, on en voit une au sommet d'un arbre: les fourmis ont acquis ce savoir-faire instinctivement, et la nature continuera de leur donner de façon innée ainsi qu'elle l'a fait durant des siècles. Lorsqu'on observe par contre les constructions humaines, aussi bien à l'échelle des civilisations qu'à travers l'histoire, on constate une grande diversité et une importante évolution: depuis leur

apparition certains hommes comme les indiens américains ont vécu dans des huttes, d'autres comme les Esquimaux ont vécu dans des igloos. Les constructions ont ensuite évolué dans leur matériau de base, on a construit des maisonnettes en bois, en pierre pour enfin arriver aux immeubles en béton armé. C'est dire que si l'acte de s'abriter est instinctif chez l'homme, il y a en lui une part de liberté qui, dans le cas présent, apparaît à travers la diversité et l'évolution du produit du travail qu'est la construction. Une telle diversité, et surtout une telle évolution n'existe pas chez les animaux, elle est caractéristique de l'espèce humaine. De plus, si le travail existe autant chez l'homme que chez l'animal, en agissant sur la nature, l'homme peut mettre à mal son équilibre écologique et biologique (pollution, OGM, ...), alors que l'animal ne pourra jamais perturber l'ordre de la nature, car celle-ci le guide à travers l'instinct. Il y a donc bien un travail spécifiquement humain, et un travail spécifiquement animal, le premier? caractérisé par une certaine liberté, pouvant même altérer l'ordre de la nature, alors que le deuxième ne faisant qu'obéir à un instinct naturel.

En réalité, cette différence résulte du fait que l'homme et l'animal n'ont pas été dotés des mêmes caractères (cf. Protagoras, Platon). Lorsque l'animal n'a que son instinct pour vivre aveuglément, l'homme, en tant que *homo sapiens sapiens*, est aussi doté d'un esprit conscient et capable de raisonner, qui lui confère en outre à son instinct, une certaine liberté, qui par essence, constitue l'homme. Il échappe alors à la nature il est quasi maître de ses conditions réelles d'existence, à l'inverse de l'animal. Réciproquement, le travail permet à l'homme de parachever des potentialités dont il a été exclusivement doté par rapport aux autres vivants, et en tant que tel, il concourt à l'épanouissement et l'accomplissement de celui-ci. En société, il est même un facteur d'intégration. Dans leur travail, les hommes doivent se compléter puisque dès que l'un acquiert une certaine technique, il s'y spécialise, et aussitôt besoin de l'autre, ou pour mieux dire, du travail de l'autre. C'est le principe de la division du travail, si cher à Adam Smith, qui exige une coopération et un échange entre les travailleurs. C'est pourquoi les personnes sans travail se retrouvent souvent en marge de la société. Le travail est devenu une obligation morale, et dès lors qu'on parle de morale, on ne peut parler que de l'homme, car il est bien le seul et l'unique vivant capable de produire un jugement de façon autonome.

Si au début nous avons refusé l'idée que le travail puisse être le propre de l'homme, c'est que nous avons mal approché le sens réel du terme "travail". A y regarder de plus près, le travail présuppose des caractères proprement humains, en premier lieu la raison et la capacité réflexive. Tout travail résulte, en effet, d'une activité réfléchie, laquelle implique l'aptitude à réfréner ses tendances spontanées, le temps de penser, de préparer l'action capable de maîtriser ses inclinaisons immédiates. De même, le travail permet à l'homme de développer ses talents naturels et spécifiques, dont l'intelligence est sans doute le plus important, et de se distinguer de l'animal. Au bout du compte, on peut considérer que le travail est la condition d'une vie épanouie et proprement humaine, tant qu'il n'entre pas dans sa définition capitaliste et économique. Car dès qu'il quitte sa fonction primaire et qu'il entre dans son sens capitaliste, dès que l'homme ne travaille plus pour lui-même mais pour un autre, le travail devient aliénant. Car à ce moment là, le souci de l'homme n'est plus de s'assurer de quoi vivre, mais de faire toujours plus de profit. Il en est tel qu'aujourd'hui, un travail se pense plus par rapport au gain; si nous faisons quelque chose sans penser au gain, pour nous, ce n'est pas un travail. C'est ainsi que Bougainville, qui connaît l'asservissement de l'homme par le travail, s'étonne lorsqu'il voit les "bons Otâitiens" travailler au strict minimum, c'est à dire juste ce qu'il leur faut pour vivre.